

Tous les hommes
n'habitent pas le monde
de la même façon

Jean-Paul Dubois

Tous les hommes
n'habitent pas le monde
de la même façon



© Éditions de l'Olivier, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0389-5

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Hélène,
À Tsubaki, Arthur et Louis.
À Vincent Landel, qui me manque.
À la mémoire de Jean Michel
Tarascon et Michel Ramonet.
Mon attachement à Pascal,
gentleman boréalien
et Guy, side-cariste transcanadien.*

« Tout cela fait penser à la suite des jours à laquelle rien n'a donné forme ni direction, que rien n'habite ni n'anime et dans laquelle rien ne fait sens. »

ROSALIND KRAUSS

« Fallait que j'oublie cette journée. Perdu dix dollars au champ de courses aujourd'hui. Quelle chose inutile. Ferais mieux de me fourrer la queue dans une crêpe au sirop d'érable. »

Charles BUKOWSKI, *Sur l'écriture*

LA PRISON DE LA RIVIÈRE

Il neige depuis une semaine. Près de la fenêtre je regarde la nuit et j'écoute le froid. Ici il fait du bruit. Un bruit particulier, déplaisant, donnant à croire que le bâtiment, pris dans un étau de glace, émet une plainte angoissante comme s'il souffrait et craquait sous l'effet de la rétraction. À cette heure, la prison est endormie. Au bout d'un certain temps, quand on s'est accoutumé à son métabolisme, on peut l'entendre respirer dans le noir comme un gros animal, tousser parfois, et même déglutir. La prison nous avale, nous digère et, recroquevillés dans son ventre, tapis dans les plis numérotés de ses boyaux, entre deux spasmes gastriques, nous dormons et vivons comme nous le pouvons.

Le pénitencier de Montréal, dit de Bordeaux pour avoir été construit sur l'ancien territoire d'un quartier éponyme, est situé au numéro 800 du boulevard Gouin Ouest, à la lisière de la rivière des Prairies. 1 357 détenus. 82 mis à mort par pendaison jusqu'en 1962. Autrefois, avant que l'on édifie cet univers de contention, l'endroit devait être magnifique, avec ce qu'il fallait de bouleaux, d'érables, de sumacs vinaigriers et d'herbes hautes couchées par les passages des animaux sauvages. Aujourd'hui, les rats et les souris sont les seuls survivants de cette faune. Et puisque telle est leur nature peu regardante, ils ont repeuplé ce monde clos fait de souffrance encagée. Ils semblent parfaitement s'accommoder de la détention et leur colonie n'a cessé de s'étendre dans toutes les ailes des bâtiments. La nuit, on entend

distinctement les rongeurs œuvrer dans les cellules et les couloirs. Pour leur barrer l'accès, nous glissons des journaux roulés et de vieux vêtements sous les portes ou devant les trappes d'aération. Mais rien n'y fait. Ils passent, se glissent, se fauillent et font ce qu'ils ont à faire.

Le type de cellule dans laquelle je vis est surnommé un « condo », ce qui veut dire un « appartement ». Si l'on a affublé cet espace de ce vocable ironique, c'est parce qu'il est doté d'une surface légèrement supérieure au modèle standard, lequel parvient à comprimer ce qui reste en nous d'humanité dans quelque 6 mètres carrés.

Deux lits superposés, deux fenêtres, deux tabourets scellés au sol, deux tablettes, un lavabo, un siège de toilette.

Je partage cet enclos avec Patrick Horton, un homme et demi qui s'est

fait tatouer l'histoire de sa vie sur la peau du dos – *Life is a bitch and then you die* – et celle de son amour pour les Harley Davidson sur l'arrondi des épaules et le haut de la poitrine. Patrick est en attente de jugement après le meurtre d'un Hells Angel appartenant au chapitre de Montréal, abattu sur sa moto par ses amis qui le soupçonnaient de collaborer avec la police. Patrick était accusé d'avoir participé à cette exécution. Eu égard à ses intimidantes proportions et à son appartenance à cette mafia des motocyclettes possédant un superbe catalogue de meurtres et d'assassinats à son actif, tout le monde s'écarte respectueusement devant Horton comme s'il s'agissait d'un cardinal lorsqu'il déambule dans les couloirs du secteur B. Connu pour partager l'intimité de sa cellule, je

jouis dans son sillage du même respect que ce drôle de nonce.

Cela fait deux nuits que Patrick gémit durant son sommeil. Il souffre d'une dent et ressent les élancements caractéristiques d'un abcès. Il s'est plaint de cette douleur à plusieurs reprises auprès du gardien qui lui a finalement fait porter du Tylenol. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne se faisait pas inscrire sur la liste d'attente du dentiste, il m'a dit : « Jamais. Si tu souffres d'une dent, ici ces fils de pute ne te soignent pas la dent, ils te l'arrachent. Si tu souffres de deux dents, c'est pareil, ils t'arrachent les deux. »

Nous cohabitons depuis neuf mois et les choses se passent plutôt bien. Une communauté de destin fantaisiste nous a fait arriver ici à peu près en même temps. Très vite, Patrick a voulu savoir avec qui

il allait devoir partager tous les jours sa cuvette de toilette. Alors je lui ai raconté mon histoire, loin de celle des Hells qui contrôlaient la totalité du trafic de drogue de la province et n'hésitaient pas à déclencher des guerres pétaradantes comme celles qui firent 160 morts au Québec entre 1994 et 2002 lorsqu'ils affrontèrent leurs ennemis ancestraux, les Rock Machines, eux-mêmes absorbés ensuite par les Bandidos qui, de leur côté, n'usurpaient en rien leur dénomination au point de connaître, à leur tour, quelques déboires puisque l'on retrouva huit cadavres, tous membres du gang, négligemment dispersés dans quatre voitures garées côte à côte et immatriculées en Ontario.

Quand Patrick apprit la raison de mon enfermement, il s'intéressa à mon histoire avec la bienveillance d'un compagnon

du Devoir prenant connaissance des premières tentatives maladroites de son apprenti. Lorsque j'eus terminé mon modeste récit, il se gratta le lobe de l'oreille droite dévoré par un eczéma rougeoyant. « À te voir, je croyais pas que t'étais capable d'un truc pareil. T'as bien fait. C'est sûr et certain. Moi, je l'aurais tué. »

Peut-être était-ce après tout ce que j'avais voulu faire et, selon les témoins, c'est sans doute l'acte que j'aurais commis si six personnes résolues ne s'étaient alliées pour me maîtriser. En vérité, hormis ce que l'on m'a raconté, je ne garde en mémoire que quelques images concernant l'incident lui-même, mon esprit semblant avoir opéré un choix sélectif avant mon réveil dans la salle de l'unité des urgences.

« Putain oui je l'aurais tué cette merde. Ces mecs-là faut les ouvrir en deux. » Ses doigts fouillaient toujours son oreille en feu et il se balançait lourdement d'un pied sur l'autre. En proie à une colère illisible, Patrick Horton semblait prêt à traverser les murs pour terminer le travail que j'avais à la fois entamé et, d'une certaine façon, bâclé. En le voyant ainsi rugir, gratter sa peau enflammée, je pensais à ce moment-là à cette notation de l'anthropologue Serge Bouchard spécialiste des cultures amérindiennes : « L'homme est un ours qui a mal tourné. »

Winona, ma femme, était une Indienne Algonquine. J'avais beaucoup lu Bouchard pour apprendre d'elle. Je n'étais encore qu'un Français au pied lourd ignorant à peu près tout des astuces de la tente tremblante, des règles mystiques de la suerie, de la légende fondatrice du raton